Célébrer les femmes entre éloge et défense : stratégies d'accréditation dans trois éloges collectifs de femmes imprimés au tournant des xv^e et xvi^e siècles

Renée-Claude Breitenstein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/633>

DOI : 10.4000/rhetorique.633

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-062-4

Référence électronique

Renée-Claude Breitenstein, « Célébrer les femmes entre éloge et défense : stratégies d'accréditation dans trois éloges collectifs de femmes imprimés au tournant des xv^e et xvi^e siècles », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.633>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Célébrer les femmes entre éloge et défense : stratégies d'accréditation dans trois éloges collectifs de femmes imprimés au tournant des XV^e et XVI^e siècles

Renée-Claude Breitenstein

- 1 Les éloges collectifs de femmes, appellation sous laquelle nous regroupons les recueils de femmes illustres (qui célèbrent des dames exceptionnelles, dans l'esprit des listes de biographies de Plutarque et de Boccace) et les apologies du sexe féminin (qui défendent l'ensemble des femmes par la louange, à l'image du *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus* d'Henri Corneille Agrippa dans lequel on voit un modèle du genre), connaissent un important succès à la Renaissance sous l'influence croisée (et parfois contradictoire) de la réflexion sur le rôle des femmes dans la société, notamment dans le cadre du mariage, de la visibilité accrue de figures féminines exerçant le pouvoir et de la vogue de l'éloge paradoxal, au moment où l'imprimerie en plein essor publie les productions de ce que l'on a depuis nommé la Querelle des femmes. L'ancrage de ces textes dans la tradition encomiastique ne fait aucun doute si l'on en croit leurs propos liminaires qui témoignent tous d'une volonté explicite de louer les femmes. Toutefois, on est également frappé par les stratégies d'accréditation multiples et variées qui apparaissent aussi bien dans les bordures des éloges que dans les éloges eux-mêmes. Cette tension entre but encomiastique déclaré et nécessité de situer, d'expliquer, de justifier l'éloge révèle un malaise vis-à-vis de l'objet louangé, les femmes, inférieures aux hommes aux yeux des discours savants renaissants¹ et donc, en théorie, moins susceptibles de recevoir les honneurs d'un éloge. Cette tension exhibe, en outre, une virtualité rhétorique que les théoriciens de l'éloge n'ont pas ou peu abordé : la possibilité – et parfois même la nécessité – d'un mélange des genres encomiastique et judiciaire², possibilité qui trahit également un malaise, l'éloge étant précisément ce qui rencontre l'assentiment du public ou du lecteur, bref : ce qui n'a pas besoin d'être

démonstré. Il semble donc que les éloges collectifs de femmes offrent un terrain propice à l'exploration des limites de l'éloge et à la mise en évidence de son argumentativité en contexte paradoxal.

- 2 Cet article entend mettre en évidence trois stratégies d'accréditation spécifiques consistant à effacer, déplacer et retourner la matière problématique dans des éloges collectifs de femmes imprimés pendant le premier tiers du XVI^e siècle³. L'analyse porte sur de brefs passages traitant de la méchanceté des femmes tirés de *La Nef des dames vertueuses* (1503) de Symphorien Champier, du *Champion des dames* de Martin Le Franc (composé vers 1440, imprimé une première fois entre 1485 et 1500 puis une seconde fois en 1530) et du traité *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus* (composé vers 1509, imprimé en 1529) d'Henri Corneille Agrippa, traduit en français sous le titre *De la noblesse et preexcellence du sexe féminin* (1530)⁴. Ces passages portent sur des figures féminines controversées, dans deux formes argumentatives porteuses de probabilité : l'exemple (Médée, une mère dévorante) et l'argument d'autorité (la sentence biblique « Mieux vaut la malice d'un homme que la bonté d'une femme⁵ »). Ces passages illustrent les efforts de recherche de la probabilité discursive dans un univers doxique a priori peu favorable à l'éloge⁶.

1. Effacement de la matière problématique dans *La Nef des dames vertueuses* de Symphorien Champier

- 3 Le personnage de Médée est une figure connue, qui incarne la cruauté et la méchanceté dans les recueils de femmes illustres latins contemporains de *La Nef des dames vertueuses* de Champier. Ainsi, dans son *De mulieribus claris* (des exemplaires ont circulé en traduction française sous forme imprimée dès 1493 sous le titre de *Livre de la louenge et vertu des nobles et cleres dames*), Boccace souligne trois aspects de la vie de Médée, soit sa connaissance de la magie, son amour pour Jason et les meurtres perpétrés sur les personnes de son jeune frère, de Créüse, la seconde épouse de Jason, et de ses propres enfants. Médée, « exemple le plus cruel de trahison antique⁷ », est clairement incluse dans ce recueil à titre de contre-exemple à éviter. Ces aspects négatifs, ou du moins ambigus, doivent nécessairement être pris en compte par les laudateurs du sexe féminin qui souhaiteraient réhabiliter la reine de Colchide et en proposer une vision moins sombre, plus conforme aux attentes doxiques relatives aux femmes. Elles exigent d'importants remaniements pour fondre le personnage de Médée dans le moule endoxal de l'éloge.
- 4 *La Nef des dames vertueuses* de Symphorien Champier, qui puise abondamment dans le recueil de Boccace⁸, tient compte des images que celui-ci véhicule, mais propose une perspective différente. Cet ouvrage, dédié à la puissante Anne de France et à sa fille Suzanne de Bourbon, comprend quatre livres consacrés aux femmes, dans des perspectives très variées : liste de figures féminines illustres, conseils concernant le mariage, prophéties des sibylles et traité sur l'amour platonique. C'est dans le premier livre qu'apparaît le nom de Médée. Intitulé *Les louenges, fleurs et deffenssoir des dames*, ce livre regroupe une apologie du sexe féminin suivie d'une liste de courtes biographies consacrées à des femmes issues de l'Antiquité, de la Bible et de l'hagiographie. La question de la méchanceté des femmes, associée au personnage de Médée, est soulevée dans la défense du sexe féminin ; la vie de la reine de Colchide fait ensuite l'objet d'une rubrique dans la liste de femmes illustres. Il est particulièrement intéressant que

l'exemple de Médée figure à deux moments argumentatifs différents, en contexte disputatif puis en contexte exclusivement laudatif. Ces occurrences distinctes font valoir des aspects différents de cette figure problématique. Dans l'apologie, où la parole de l'autre (présentée ici par l'acteur comme une parole de médisance) doit être prise en compte, la question du meurtre des enfants est prédominante : Médée est le premier exemple d'une liste illustrant les crimes des femmes :

Mais il y a ung tas de gens qui par une malice de langue envenimée ont voulu dire que les plusgrans et enormes pechez anciens ont esté perpetrez par femmes. *Comme les propres enfans occis et tuez par medée. David homicide par barsabée. Sanson trahy par dalida. Les sept maris tuez par sarra. Saint jehan decolé par herodyas. Paris priam et hector tuez. Et la cité de troyes si nobles bruslée et destruite pour helene. Salomon, et les juifz ydolatres par femmes. Et aultres mauulx sans nombre*⁹.

Connu, infamant, hautement paradoxal, le meurtre des enfants est inclus (et le plus tôt sera le mieux, en tête de liste) afin de soustraire l'exemple problématique de Médée aux tentatives de détraction des femmes. Le crime de Médée doit donc être mentionné, mais il est contextualisé : l'acteur souligne le rôle de la calomnie dans la disgrâce de l'héroïne, de façon à la disculper. L'apologie, portée par le « je » de l'acteur, met ensuite en avant la responsabilité de Jason, traître au regard de la loyauté conjugale, dans la mort des enfants :

[...] Ausquelz je respons que jasoit ce qu'il y aye eu quelques suasions ou occasions de femmes Toutesfois la cause principale ou primitive est procedée des hommes *Se medée tua ses enfans ce fut à cause de la desloyaulté que Jason luy fait contre la loy de mariage. David de son mauvais vouloir fut homicide sans persuasion de femme. Sanson trahy pour son amour illicite Les sept maris tuez par leurs pechez du dyable et non point de femme. Saint jehan decolé par la malice de herodes. Paris occis par sa folie. Salomon et les juifz ydolatres par leur luxure*¹⁰.

- 5 La rubrique consacrée à Médée dans la liste de femmes illustres donnée après l'apologie met, pour sa part, l'accent sur l'amour qui la lie à son mari, reprenant ainsi l'idée de « loy de mariage » :

Medée fut fille de oethes tresnoble roy de l'isle de colchos tresinstruite en l'art magique. Ladicté medée fut amoureuse de jason. Et le sauva de mourir. Car elle luy bailla le moyen de conquerre la toison d'or. Puis l'avoir fiancé s'en alla avec luy en grece. Mais puis ingrat jason des biens qu'elle luy avoit fait la commença à hayr et espousa creusa fille de creontes roy des corinthiens. Et finalement après la mort de ladicté creusa se reconcilia avec ladicté medée. Et vesquirent longuement ensemble¹¹.

L'amour conjugal est ici présenté comme une vertu, autour de laquelle tous les faits sont orientés, aussi bien l'ingratitude de Jason que la loyauté de Médée. Les éléments les moins propices à l'éloge sont écartés : le meurtre des enfants est passé sous silence et les dons de magicienne de la reine de Colchide ne sont pas commentés. Au prisme de l'amour conjugal, Médée apparaît comme un exemple d'altruisme (« Et le sauva de mourir »), d'entraide (« elle luy bailla le moyen de conquerre la toison d'or ») et de dévouement (« s'en alla avec luy en grece »), dont la constance est finalement récompensée par une vie commune (« Et vesquirent longuement ensemble »). La vie de Médée, présentée dans la tradition boccacienne comme un contre-exemple, est réorganisée de sorte à adhérer à la *doxa*. Cette réécriture valorisante élague les éléments disputables et effectue un recentrement autour d'une vertu principale. Cette simplification constitue une première stratégie d'accréditation de l'éloge des femmes.

2. Déplacement de la matière problématique dans *Le Champion des dames* de Martin Le Franc

- 6 Les éloges collectifs de femmes ne vont pas jusqu'à réhabiliter toute figure décriée en effaçant les traits discordants ; ils se contentent parfois de neutraliser la matière problématique. Cette stratégie mobilise toutes les ressources de l'argumentation, comme dans le cas de l'histoire de la mère dévorante évoquée dans *Le Champion des dames* de Martin Le Franc. Composé au milieu du ^{xv}^e siècle, ce poème allégorique de plus de vingt-quatre mille vers répartis en cinq livres oppose Franc Vouloir, le champion du titre, aux détracteurs du sexe féminin. Le quatrième livre, qui s'intéresse spécifiquement aux vertus féminines, met aux prises Franc Vouloir et Lourt Entendement, l'un des avocats de Malebouche, figure type du médisant depuis *Le Roman de la rose*. Vers la fin de ce livre, Lourt Entendement évoque l'histoire d'une mère qui a mangé son enfant, histoire dans laquelle il voit l'exemple le plus probant de la cruauté féminine. Cette histoire occupe un rôle pivot dans le débat sur la capacité des femmes à exercer des vertus, parce qu'elle sert de tremplin à une amplification maximale en deux temps. L'exemple particulier de la mère dévorante sert une première généralisation à l'ensemble du sexe (toute femme est mauvaise) :

O cruauté incomparable !/La mere son enfant ocist,/Et comme a mengier delitable/
En broche le tourne et rotist !/O grand honneur, qui onq ouïst/Dire qu'omme fist la
pareille ?/De grand freeur le sang me frit./Ha, femme a tout mal s'appareille./Si ne
voy, quant humanité/A son enfant la mere n'a,/Quelle vertu ou dignité/Nature a
femme onques donna [...]. (CD, v. 19769-19780)

Cette première généralisation sert ensuite une seconde généralisation, qui s'applique à toutes les vertus cette fois-ci (les femmes n'ont aucune vertu) : « Ainsy des quatre cardinales/Ne de quelconque aultre moyenne/Venant de quatre originales,/Ne me loe vielle ne jenne¹². »

- 7 Pour Lourt Entendement, l'enjeu de la première généralisation est, par l'exemple d'une femme infanticide, de nier l'humanité de toute femme. Ce raisonnement est ancré dans l'univers doxique commun aux interlocuteurs et s'appuie spécifiquement sur l'idée de nature, en cherchant à préciser ce qui en participe et ce qui en est exclu. En raison de son fondement en nature, l'amour maternel est une qualité qui jouit d'un haut degré d'acceptabilité et qui fait partie des qualités associées aux femmes. La riposte à la première généralisation de Lourt Entendement compte sept étapes, qui visent à exclure tous les éléments problématiques. Franc Vouloir commence par réfuter l'exemple en tant que tel, en trois temps :
- 8 1) Le caractère répréhensible de l'acte commis par la mère exige que le champion concède la faute (certes, cette femme a agi de manière inhumaine) : « Quant a l'aultre non pas trop bonne/Dont escries trops malement/Que beste onq ne fut si felonnie,/Elle fist inhumainement./Je le confesse plainement¹³ [...] ».
- 9 2) Ayant concédé l'existence du fait et son caractère nuisible, la réfutation soutient que l'acte n'est pas injuste, qu'il a été commis par nécessité naturelle (cette femme souffrait de la faim), dans l'esprit du *topos* « ventre affamé n'a point d'oreilles » :

Mais aussy rage de famine/L'en excusoit aucunement :/Il n'est riens que la fain ne
mine./Celle grand fain, celle grant rage/Qui en Jherusalem estoit,/Lui estaingny
humain courage/Que la mere au filz avoir doit./Nature alors de tout s'aidoit,/Car
on voit au pis avenir./Elle n'espargne main ne doit/Pour l'homme en vie soustenir¹⁴
[...].

- 10 3) Franc Vouloir fournit un contre-exemple plus rebutant (Atrée a fait manger les deux enfants de son frère, Thyeste, à celui-ci), qui montre qu'il existe (au moins) un cas plus grave que celui en question :

Aussy tu te passes et tés/D'Athreüs qui pour soy vengier/De son seul frere Thiestés/
Lui fist ses deux enfans mengier./Porroit homme plus esragier ?/Peut estre cueur
plus inhumain/Que disner ou tel mengier/Donner a son frere germain ?/ La mere
ung peu fut excusée :/Fain la fist estre ainsy cruelle,/Mais par cruauté avisee/
Atreüs mist en l'escuelle/Le brouet, la char, la mouelle/Des enfans de son germain
frere,/Et com de viande nouvelle/A la table lui en fist chiere¹⁵ [...].

Le champion met dans la balance un crime commis avec une intention malveillante (« par cruauté avisee ») et un crime commis par nécessité, et conclut que le plus grave est celui qui est accompli dans le but de nuire¹⁶. Ensuite, il s'attaque à la généralisation de l'accusation de cruauté à l'ensemble du sexe féminin... en généralisant contre les hommes.

- 11 4) Le cas de la femme qui a mangé son enfant n'est qu'un cas de cruauté parmi d'autres :

Que fault il tant de ce parler ?/Tant de cruaultez inhumaines que n'oseroye
relever,/Tant de mors ordes et villaines,/Tant d'oppressions, tant de paines,/Dont
viennent tant de tyrannies,/Tant de trahisons et de haynes.../Je te prie, ne le me
nies./Est il qu'ung Caïn en ce monde ?/Est il qu'ung Joab sur la terre ?/Puis le
deluge et le grand unde/N'an fait ne trahisons ne guerre ?/Que font ores ceulx
d'Angleterre ?/Que fait on sur terre et sur mer ?/Partout ung chascun sa main
ferre :/Soif de sang fait chascun armer¹⁷.

Tout nom féminin étant omis, cet argument suggère également – dans l'esprit du débat contradictoire sur l'excellence respective des sexes – que la cruauté est un vice plus spécifiquement masculin.

- 12 5) La qualité opposée à la cruauté, la pitié, est spécifiquement associée aux femmes (il existe de nombreux exemples de femmes aimant leurs enfants) :

De celle t'est bien souvenu/Car tu es tout despitueable,/Mais en mémoire n'as tenu/
La vraye mere piteable/Que l'en trouva en une estable/Ou ses deux mamelles
perchoit,/Et son enfanchon miserable/Le sang en lieu de lait suchoit./Comme
sachant le cas j'en parle,/Car il advint ou je fus né,/En la doulce conté d'Aumalle,
Le peuple a famine mené./O vray cueur de mere encliné/A pitié tant qu'il le peut
estre,/Quant a son propre sang donné/A son enfant pour le repaistre ! [...] Aurora.
[...] Et Thetis¹⁸ [...].

- 13 Au sein de cette énumération d'exemples de femmes dévouées se glissent coup sur coup deux arguments : un argument *ad personam* (6) et une comparaison entre les sexes (7).

- 14 (6) « Il n'est homme qui de femme ysse/S'il n'est plus fier qu'une chimere,/Lequel ignorer doye ou puisse/La grand pitié qui est en mere¹⁹ [...]. » En argumentant qu'en vertu de son statut de fils aucun homme ne peut méconnaître l'amour maternel, Franc Vouloir isole l'adversaire en révélant le caractère monstrueux de celui-ci : il soustrait ainsi à son interlocuteur la communauté masculine sur laquelle celui-ci pouvait prétendre s'appuyer.

- 15 (7) La septième étape du raisonnement consiste en une brève comparaison entre amour maternel et paternel, au désavantage des hommes : « [...] La grand pitié qui est en mere./Telle ne porroit estre en pere,/Jamais homme tant ne ploura /Et ne fist si piteuse chiere/Comme la deesse Aurora²⁰. » C'est la confirmation, par son contraire, de la proposition selon laquelle l'amour envers les enfants est une qualité propre aux femmes.

- 16 Cette argumentation en sept étapes conclut au caractère vraisemblable de l'amour maternel et de son fondement en nature. Deux étapes de cette réfutation sont cruciales pour l'inscription de la nature féminine dans la *doxa* : le deuxième argument et la conclusion. Le deuxième argument (la mère a mangé son enfant en raison d'un besoin naturel) correspond à la recherche d'une proposition intelligible à la fois pour Franc Vouloir et Lourt Entendement, fondée dans leur univers doxique commun. Ne pouvant nier un fait avéré (la mère a bel et bien mangé son enfant), Franc Vouloir remonte de l'espèce au genre, de l'amour maternel à la nature pour en tirer une autre proposition particulière, celle de la faim comme expression de la nature : « Mais aussy rage de famine/L'en excusoit aucunement :/Il n'est riens que la fain ne mine²¹ ». Ce déplacement permet de réexaminer la situation problématique, tout en restant dans le champ initial de la nature. Quant à la conclusion, elle confirme la thèse de l'amour maternel fondée en nature :

Certes comme arbre sans humour/En verdeur ne peut demourer,/Ainsy sans tres piteuse amour/Ne peut cueur de mere durer./Et ce convient il inferer/De tout aultre, car par Nature/Pitié ne se doibt separer/De douceur, c'est sa nourreture./Doulces par Nature sont elles,/Quant ne le sont c'est aventure²² [...].

La belle image de l'arbre appliquée par comparaison à la femme appuie la réinsertion de celle-ci dans l'ordre naturel, dont Lourt Entendement avait tenté de la soustraire en la déshumanisant. Cette conclusion fonde l'élaboration d'une nouvelle amplification qui répond à la seconde généralisation de Lourt Entendement (les femmes sont incapables d'exercer la vertu). Cette nouvelle amplification, laudative, que nous n'analyserons pas ici, exemplifie la capacité des femmes à exercer d'autres vertus.

- 17 Cette deuxième stratégie d'accréditation de l'éloge consiste à tenir compte de tous les éléments problématiques de l'attaque formulée par l'adversaire et de les écarter. Elle vise à racheter une figure féminine problématique et à la réinscrire – autant que faire se peut – dans la *doxa*. Une telle stratégie est-elle efficace ? Oui, dans une certaine mesure : la démonstration permet d'établir le très grand degré de probabilité de l'amour maternel et d'élaborer une célébration des vertus féminines ; elle est donc opératoire. Mais en même temps, elle ne permet pas de lever *tout doute* relativement à la bonté féminine, comme nous le rappelle le fait que Franc Vouloir a dû concéder la faute commise par la mère dévorante (c'est la première étape de son raisonnement) avant de rejeter cette mère infanticide au nombre des exceptions (« Doulces par Nature sont elles [c'est-à-dire les femmes],/Quant ne le sont c'est aventure²³ »). Même si elle relève de l'accident, l'exception à la règle est admise et ne parvient pas à imposer l'éloge comme réponse définitive à ceux qui souhaiteraient proposer un contre-exemple défavorable aux femmes et relancer le débat *pro et contra*²⁴.

3. Retournement de la matière problématique dans le traité *De la noblesse et preexcellence du sexe féminin* d'Henri Corneille Agrippa

- 18 Contrairement aux deux figures de mères infanticides analysées précédemment, notre troisième stratégie d'accréditation de l'éloge ne porte pas sur des exemples, mais sur une autre forme avérée – en fait la plus avérée qui soit – du discours persuasif : l'argument d'autorité. La sentence de l'Ecclésiastique « Mieux vaut la malice d'un homme que la bonté d'une femme » est fréquemment utilisée pour attaquer les

femmes. On trouve par exemple cette idée d'une méchanceté absolue des femmes repoussée dans l'anonyme *Dialogue apologetique excusant ou defendant le devot sexe femenin* (1516)²⁵, ou défendue dans les *Controverses des sexes masculin et féminin* (1534) de Gratien Du Pont²⁶.

- 19 Le traité *De la noblesse et preexcellence du sexe féminin* d'Henri Corneille Agrippa, dédié à Marguerite d'Autriche et conçu comme un éloge de cette princesse, est un traité paradoxal, présenté comme « chose non ouye jusques icy²⁷ » et défendant la supériorité des femmes sur les hommes. Il propose une révision théologique du statut de la femme à travers une relecture de la Genèse et un retournement systématique de la hiérarchie hommes/femmes, avant de conclure à l'injustice de l'exclusion des femmes du domaine public²⁸. C'est vers le milieu de son traité qu'Agrippa réfute la sentence de l'Écclésiastique en en proposant un retournement radical. La réfutation en tant que telle est précédée d'un échange fictif entre deux grandes figures d'autorité : Aristote et saint Paul, qui représentent deux visions du monde diamétralement opposées. La première affirme la supériorité du plus fort sur le plus faible et la seconde prend le parti d'un retournement des valeurs (de la sagesse et de la folie, de la faiblesse et de la force, des choses basses et des choses hautes²⁹). L'échange se conclut à l'avantage de l'apôtre sur le philosophe païen. Ce renversement axiologique offre un cadre propice à la surprenante réfutation de la citation de l'Écclésiastique proposée par Agrippa. Celui-ci prend pour point de départ la thèse opposée à la sentence en inversant les termes (donc la hiérarchie) « homme »/« femme » : « [...] ne est il pas souvent donne benediction & plus grand honneur a liniquite de la femme que a l'homme bien faisant³⁰ ? » ; ensuite, il soutient qu'il est licite pour les femmes de faire le mal, en alléguant les exemples de Rachel, Rébecca, Rahab, Yaël et Judith ; en faisant l'éloge de ces figures féminines, il montre que la trahison et la fausseté peuvent être un instrument au service du bien :

Nest pas louee Rachel, qui par belle invention deceut son pere qui cherchoit ses ydoles ? Nest pas aussi louee Rebecca de ce que par fraude elle obtint pour Jacob la benediction du pere, & que apres plus finement le feist tirer arriere de lire de son frere ? [Suivent les exemples de Rahab et de Yaël.] Lisez l'histoire de Judich & nottez les parolles qu'elle dit à Holoferne, recois (dit elle) les parolles de ta servante, car si tu les ensuys, le seigneur te fera homme parfaict, à ma venue je te annonceray toutes choses, tellement que te ameneray par le milieu de Hierusalem, & auras tout le peuple de Israel, comme tu aurois les brebis qui nont point de pasteur, & ny aura pas ung chien qui abaie contre toy, car telles choses me sont dictes par la providence de dieu. Et par telles flateries frappa le col de Holoferne qui estoit endormy & luy couppa la teste. Quel conseil, je vous prie, pouoit estre plus desloyal ? quelles trahisons pouoient estre plus cruelles ? quelle prodicion pouoit estre plus finement excogitee ? et neantmoins pour ceste cause les scripture lappelle benoiste, elle la loue & extole, & est grandement repute meilleure liniquite de la femme que l'homme bien faisant³¹.

En anticipant l'objection à la bonté des femmes, objection très répandue et tirée de l'Écclésiastique, Agrippa redéfinit l'iniquité et en fait une qualité recherchée, propre au sexe féminin. En raison de cette démarche paradoxale, il devient impossible de soutenir la thèse officielle, sous peine de s'exposer au ridicule. Pris à parti, les adversaires – revêtus ici des attributs des penseurs scolastiques – sont mis au défi, dans une apostrophe ironique, d'oser défendre ce qui est désormais présenté comme la « sentence contraire » :

Or allez entre vous hommes fortz & robustes, & entre vous autres testes bendees & comme Jupiter de Pallas impregnees, prouvez par tant de exemples celle vostre

contraire sentence que meilleure soit linquite de l'homme que la femme bien faisant³² ?

- 20 C'est donc une réfutation par l'absurde que propose Agrippa, qui tire les conclusions extrêmes du retournement du verset de l'Ecclésiastique pour en exhiber l'improbabilité. Ce retournement, déconcertant, met en avant la réversibilité des autorités bibliques : les Saintes Écritures peuvent être mises au service de propositions endoxales et paradoxales, *pro et contra*. Cette démarche à l'inverse du sens commun ne permet pas forcément d'établir la thèse de la supériorité du sexe féminin ; en revanche, elle met en évidence les ressorts de l'argumentation et, par l'instrumentalisation des autorités, interroge les ancrages théologiques de la thèse de l'infériorité³³.

Conclusion

- 21 Au terme de cette analyse, nous constatons que les trois stratégies d'accréditation de l'éloge identifiées reflètent le degré de paradoxe des textes, du plus endoxal au plus paradoxal. La célébration des femmes, qui doit tenir compte, implicitement ou explicitement, du statut inférieur de la femme, prend des formes et des tons variés, plus ou moins argumentatifs. Ainsi, le double mouvement de dissimulation des vices et de réorientation du discours sur une vertu unique effectué par Champier dans sa courte biographie de Médée est représentatif du processus d'élagage destiné à couler les figures féminines dans le moule endoxal de l'éloge. Cette démarche s'apparente aux conseils des traités de rhétorique recommandant d'orienter habilement la matière de sorte que l'objet loué paraisse sous son meilleur jour³⁴. Le genre de ce texte, une liste de vies exemplaires, dont les arguments de prédilection sont les lieux spécifiques de la rhétorique encomiastique³⁵ et qui met en avant les vertus de la personne louangée, joue pour beaucoup dans ce processus de simplification. Par contre, la recherche d'arguments s'avère plus complexe lorsqu'elle doit tenir compte d'une attaque explicite de l'adversaire, comme c'est le cas chez Martin Le Franc, lequel réunit, sur le mode de la dispute, les détracteurs et le champion des dames, qui doivent échanger à partir du même fonds de valeurs. Défense et éloge des femmes y sont résolument mêlés. Parce qu'on admet la possibilité de l'existence d'exceptions, de figures dérogeant à la thèse de l'excellence des femmes (comme la mère dévorante), il faut modérer l'impact de l'action blâmable sur les esprits en lui cherchant une circonstance atténuante. À défaut de pouvoir nier les éléments problématiques, on les déplace, on les remotive, pour les neutraliser. L'éloge paradoxal, quant à lui, retourne les éléments problématiques pour adopter la position contraire. Dans le cas du traité théologique *De la noblesse et preexcellence du sexe féminin* d'Agrippa, la *doxa* repose dans les Saintes Écritures. C'est pourquoi l'éloge s'appuie, dans un premier temps, sur le renversement paulinien des valeurs, puis retourne le verset de l'Ecclésiastique en en mimant la forme sentencieuse. Cette instrumentalisation de l'autorité est radicale : à défaut de fournir un contre-argument biblique de même force ou de force supérieure, l'éloge paradoxal interroge les fondements même de l'argumentation en dévoilant les rouages. Il apparaît ainsi que, dans les trois stratégies d'accréditation mises en évidence, le contexte paradoxal de la prise de parole en faveur des femmes engage une plus grande pugnacité argumentative et que la précarité des fondements argumentatifs de l'éloge engendre une plus grande inventivité dans la recherche de la probabilité discursive.

Dans le corpus analysé, l'éloge interroge ainsi ses propres limites et étend son domaine d'exercice.

NOTES

1. Voir, par exemple, I. MacLean, *The Renaissance Notion of Woman. A Study in the Fortunes of Scholasticism and Medical Science in European Intellectual Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980 ; É. Berriot-Salvadore, *Les Femmes dans la société française de la Renaissance*, Genève, Droz, 1990 ; S. F. Matthews Grieco, *Ange ou diablesse : la représentation de la femme au XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1991.
2. Bien que les différents genres rhétoriques ne soient pas nécessairement incompatibles – le délibératif et l'encomiastique sont par exemple réunis dans l'éloge du prince qui vise autant à louer une personnalité d'exception qu'à encourager le souverain à la vertu (voir I. Cogitore et F. Goyet dir., *L'Éloge du prince : de l'Antiquité au temps des Lumières*, Grenoble, ELLUG, 2003) – c'est le croisement spécifique du judiciaire et de l'encomium qui pose problème. À l'exception d'un bref développement sur la question de l'insertion de l'apologie au sein de l'éloge chez Quintilien (*Institution oratoire*, III, 7, 6), c'est vers la Seconde Sophistique et ses nombreux exemples d'éloges paradoxaux (d'ailleurs très appréciés et imités à la Renaissance) qu'il faut se tourner pour penser l'argumentativité de l'éloge. Sur l'argumentation encomiastique dans l'Antiquité, voir les travaux de L. Pernot (*La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 1993, p. 674-710) et de B. Cassin (« Consensus et création des valeurs. Qu'est-ce qu'un éloge ? », dans *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ? Deuxième Forum Le Monde Le Mans*, R.-P. Droit dir., Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 273-299 ; *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995, coll. « NRF essais »).
3. Cet article reprend, développe et parfois rectifie les idées présentées dans notre *Rhétorique encomiastique dans les éloges collectifs de femmes imprimés de la première moitié du XVI^e siècle (1493-1555)*, Paris, Hermann, 2016, p. 90-108. Nous remercions Anne Régent-Susini pour sa relecture attentive et ses remarques éclairées.
4. Les éditions citées dans cet article sont les suivantes : Symphorien Champier, *La Nef des dames vertueuses*, éd. Judy Kem, Paris, Champion, 2007 ; Martin Le Franc, *Le Champion des dames*, éd. Robert Deschaux, Paris, Champion, 1999, 5 tomes ; Henri Corneille Agrippa, *De la noblesse et preexcellence du sexe féminin [...]*, [s.l. : s.n., s.d.] [Paris : Gérard Morrhe et Jean Pierre, 1530].
5. Ecclésiastique 42, 14. La traduction française est celle de la Bible de Jérusalem. Voir la *Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem*, nouvelle édition entièrement revue et augmentée, Paris, Cerf, 1984, p. 1051.
6. Les recherches sur les notions de *doxa* et de lieu commun ont montré l'importance de l'opinion commune dans l'élaboration du discours persuasif. Voir R. Amossy et E. Rosen, *Les Discours du cliché*, Paris, SEDES, 1982 ; R. Amossy, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991 ; R. Amossy et A. Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997 ; *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, éd. Chr. Plantin, Paris, Éditions Kimé, 1993.
7. Plus exactement, Médée est « *sevisimum veteris perfidie [documentum]* » dans les termes de Boccace. Voir Boccace, *Le Livre de Jehan Bocasse de la louenge et vertu des nobles et cleres dames, translâté et imprimé nouvellement à Paris*, Paris, Antoine Vêrard, 1493, d i v^a.

8. Voir J. Kem, « Introduction », dans Symphorien Champier, *La Nef des dames vertueuses*, op. cit., p. 18-21.
9. Symphorien Champier, *ibid.*, p. 55-56 (nous soulignons).
10. *Ibid.*, p. 56 (nous soulignons).
11. *Ibid.*, p. 77.
12. Voir Martin Le Franc, *Le Champion des dames*, op. cit., v. 19785-19788.
13. *Ibid.*, v. 19817-19821.
14. *Ibid.*, v. 19822-19832.
15. *Ibid.*, v. 19833-19848.
16. Il est intéressant de constater que la mère dévorante n'est pas comparée à Thyeste, celui qui, comme elle, a mangé ses enfants, alors que c'est manifestement cette similarité de situation qui appelle le contre-exemple. Une telle comparaison aurait pu davantage incriminer la mère, qui sait qu'elle consomme la chair de son enfant, alors que Thyeste, trompé, pense manger de la viande. La comparaison avec Atrée, en revanche, permet d'exhiber un exemple de méchanceté calculée, pire que l'acte même de manger sa progéniture, que celui-ci soit intentionnel ou pas.
17. *Ibid.*, v. 19849-19864.
18. *Ibid.*, v. 19873-19912.
19. *Ibid.*, v. 19889-19892.
20. *Ibid.*, v. 19892-19896.
21. *Ibid.*, v. 19822-19824.
22. *Ibid.*, v. 19913-19922.
23. *Ibid.*, v. 19921-19922.
24. Marie-Claude Malenfant souligne la difficulté – voire l'impossibilité – de l'établissement de la thèse de la supériorité des femmes : « Alors que les détracteurs du sexe féminin peuvent exclure quelques cas d'exception – qui ne suffisent pas à invalider le principe de l'infériorité puisqu'il s'agit là, justement, de femmes exceptionnelles –, les auteurs proféminins qui reconnaissent l'existence de mauvaises femmes doivent les exclure de leur défense, ce qui atténue la portée de la généralisation qui tente d'être démontrée » (*Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme. Le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme 1500-1550*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 8).
25. *Dialogue apologetique excusant ou defendant le devot sexe femenin, introduict par deulx personnaiges, l'un a nom Bouche maldisant, l'autre femme deffendant, auquel (pour excuser ou deffendre le dict sexe) est alleguee la saincte escripture, les docteurs de leglise comme saint Jherosme, saint Ambroise, saint Gregoire, saint Augustin, saint Bernard et plusieurs auctorites des philosophes*, Paris, [s.n.], 1516.
26. Gratien du Pont, *Les Controverses des sexes masculin et femenin*, édition de C. Marcy, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 579.
27. Henri Corneille Agrippa, *De la noblesse et preexcellence du sexe feminin [...]*, op. cit., f. A iv r^o.
28. Pour un résumé détaillé de l'argumentation du traité, voir M. van der Poel, *Cornelius Agrippa, the Humanist Theologian and his Declamations*, Leiden/New York, E. J. Brill, 1997, p. 197-224 (« The Structure and Content of *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus* »).
29. Henri Corneille Agrippa, *De la noblesse et preexcellence du sexe feminin [...]*, op. cit., f. D iv r^o : « Que sy aucun aussi veult dire avec Aristote que entre tout animaux les masles sont les plus fors, plus prudentz, & plus nobles, a cestuy respond le docteur plus excellent saint Paul apostre, disant : Dieu a esleu les folles choses du monde, pour confondre les saiges, Dieu a esleu les foibles choses du monde pour abatre les fortes, & Dieu a esleu les choses moins nobles & plus contemptibles du monde, & les choses qui ne sont point, affin de destruire les choses qui sont ».
30. *Ibid.*, f. D iv v^o.
31. *Ibid.*, f. D iv v^o-E i r^o.

32. *Ibid.*, f. E i v^o. Contrairement à la démonstration scolastique qui cherche à clore le débat en faisant valoir une vérité théologique inébranlable, Agrippa encourage la confrontation non dogmatique des idées. Voir M. van der Poel, *op. cit.*, p. 183.

33. M.-C. Malenfant, *op. cit.*, p. 358.

34. On citera, à titre d'exemple, la *Rhétorique* d'Aristote qui suggère de « faire de l'emporté et du furieux un homme sans détour ; de l'arrogant un homme de grand air et imposant ; représenter ceux qui sont dans les excès comme possédant les vertus correspondantes ; par exemple, faire du téméraire un courageux ; du prodigue un libéral » (*Rhétorique*, I, 9, 1367a37-1367b3 pour la citation, trad. M. Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1932).

35. Ces lieux, qui suivent un modèle biographique, sont les suivants : *eugeneia* (l'origine, qui inclut la patrie et/ou la famille), *genesis* (les présages accompagnant la naissance, surtout dans l'éloge d'un roi), *phusis* (les dispositions naturelles du sujet, que l'on retrouve dans les trois *topoi* suivants), *sôma* (les qualités physiques, soit santé, taille, vitesse, force et beauté), *paideia* (éducation), *epitêdeumata* (métier ou caractère du sujet), *praxeis* et *aretai* (actions et vertus, les premières manifestant les secondes), *tukhê* (les biens octroyés par la fortune) et *teleutê* (le genre de mort). Laurent Pernot (*op. cit.*, p. 153-178) commente abondamment chacun de ces lieux tirés de Ménandros II.

AUTEUR

RENÉE-CLAUDE BREITENSTEIN

Associate Professor, Université de Brock (Canada)